

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 36 (2012)

Artikel: Le pas du temps
Autor: Houriet, Claudine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064646>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le pas du temps



*A tout ce que j'entreprends désormais
Se mêle un bruit secret,
Le pas du temps.*

Shakespeare

Elle regardait son cadet juché sur une
branche au-dessus de la rivière bouillon-
nante. Il avait toujours été intrépide, épris
dès son jeune âge de situations périlleu-

ses. Les yeux joyeux et triomphants du garçonnet se riaient de sa frayeur. Sa frange raide de cheveux sombres, ses yeux noirs en amande le faisaient ressembler à un Asiatique. Ou à un petit Sud-Américain. Il dévala l'escalier de leur immeuble en sifflant à tue-tête. Mi-agacée, mi-rieuse, elle reconnut bientôt sa voix dans le groupe de gamins cavalant dans le quartier. Il était le chef, celui qui lance les idées, organise, fabule avec brio. Soudain, un fracas de branche brisée, un cri de détresse, des adultes qui accourent, terrorisés, se lancent à la poursuite de l'enfant emporté par le courant. Après l'image rayonnante d'un jour d'été, celle d'un enfant noyé étendu sur l'herbe de la rive, ses robustes jambes brunies désormais immobiles.

Elle frissonne, rejoint l'écran où le gosse insouciant continue à la fixer. Pourquoi ces idées noires que rien ne justifie ? Le petit dernier approche des quarante ans, il est en pleine forme, paraît heureux (mais sait-on vraiment si nos enfants le sont ?), viendra leur rendre visite ce week-end. Tout va bien. Pourtant... Il aurait suffi, il y a trente ans, qu'au lieu de rester prudemment à califourchon sur la partie la plus épaisse de la branche, il s'avance un peu trop pour que la désolation s'abatte sur eux tous. Le bonheur... Une brin-

dille ténue, l'aigrette d'une graine emportée par le vent.

Son mari avait reçu pour son anniversaire un appareil permettant de transférer les diapositives sur l'ordinateur. Il avait ouvert l'armoire où s'entassaient depuis des décennies les boîtes jaunes oblongues dont le contenu s'évanouissait, mis au rancart par les nouvelles techniques. Et leur vie entière réapparaissait sur l'écran. Plus de quarante-cinq ans de vie commune. C'était inouï. « Enseignons à bien compter nos jours. » La parole biblique était gravée sur la pierre tombale de son père. Dès son adolescence, il lui semblait avoir été sensible au bruissement imperceptible s'échappant de l'inexorable sablier. Dans la mesure de ses moyens, elle avait tenté d'employer de son mieux le temps imparti. Combien lui restait-il désormais ? Dix ans ? Cinq ans ? Beaucoup moins peut-être. Elle voyait défiler devant elle son existence et celle de ses proches. Lui venaient devant ces images des idées bizarres. Cette terreur rétroactive tout à l'heure devant un drame qui n'avait pas eu lieu par exemple...

Les photos se suivaient. Quoi ? Elle avait été aussi belle ? Elle en était stupéfaite. Elle ne consultait jamais les albums d'autrefois. Attentive au présent. A ce

qu'il offrait de passionnant. Mais là, incrédule, elle se dévisageait avec étonnement. Ses enfants, lors d'une rencontre familiale, s'étaient exclamés: «Oh maman! Ce que tu étais chouette!» C'était leur menotte pourtant qu'elle serrait dans la sienne, leur petit corps qu'elle étreignait, cajolait. Quand l'enfant se rend-il compte de la beauté de sa mère? Elle fait partie de son univers, naturelle comme le pain, la pomme du goûter, le lit douillet où il se love. Narquoise, elle observait son visage de bientôt septante ans. Sillons, griffures, cernes, pattes d'oie. Il n'y a pas de miracle. A part ceux, désolants et dérisoires, de la chirurgie esthétique. Son mari l'appelait. Tu te souviens? Une église romane perdue dans les Pyrénées, sa pierre intacte si claire dans la forêt environnante. Et cette place de village où ils étaient attablés à une terrasse, le bal mené par un violoneux d'un autre âge. Ils avaient dansé. Un inconnu apparaissait sur l'écran. Aucun souvenir de lui. Mais il la regardait. Admiratif? Probablement. Et si... Si son regard s'était vrillé dans sa chair, éveillant la sensualité sauvage enfouie en elle sans qu'elle le sache? Fascinés, ils avaient continué à se chercher la soirée durant. L'inconnu lui avait glissé un papier avec son numéro de téléphone. Ce qu'on pense acquis est aléatoire, précaire. Un instant de folie. La jeunesse im-

pétueuse qui étouffe le bon sens, se moque du passé, de l'éducation, des promesses échangées, de l'avenir qui s'ébauche, sage et mesuré. Tomber dans des bras qui nous attirent soudain, s'arracher à la voix qui nous crie que nous commettons la plus grosse bêtise de notre vie; cet homme qui nous déshabille des yeux n'est qu'un séducteur, un filou qui nous abandonnera au bout de quelques mois. Tout gâcher, semer la désolation dans le cœur d'un homme bien qui nous aurait rendue heureuse. Essayer le jugement, la colère de ceux qui nous sont chers... Se retrouver seule et humiliée. Avec, peut-être, l'enfant d'un étranger dans son ventre, qu'il faudra élever en quémendant le pardon et l'aide des parents meurtris.

L'air malicieux de son aîné. La blondeur de sa tignasse. Ses rires le long de la plage où ils courent en se donnant la main. Elle porte une robe courte en tissu éponge avec de grandes fleurs orange. Le gosse se blottira bientôt contre elle, câlin, et ils souriront au père avec complicité. Mais, comme l'enfant boitait fort, comme sa mauvaise jambe était malingre. Le handicap paraît accentué sur l'écran et l'émotion noue son ventre. Tant d'opérations, de mois interminables à marcher à l'aide de béquilles... L'une des interven-

tions se serait mal passée... Les mères qu'elle croise, en ville, poussant leur enfant en chaise roulante. Elle aurait pu être l'une d'elles. Le déchirement intérieur éprouvé en voyant gambader les gamins des autres dans le quartier aurait été le sien.

Et si, à l'adolescence, son aîné s'était révolté? Se rebellant devant un avenir jalonné de séjours hospitaliers, un état s'aggravant avec les années? Il aimait retrouver les copains dans un bar du village, à un âge où il est primordial de ne pas se différencier des autres. Il n'avait jamais fait de grosses bêtises, ne leur avait causé d'inquiétude qu'au sujet de sa santé. Mais... Elle venait de voir un film poignant, «Oslo, 31 août», l'histoire d'un jeune drogué qui tente de reprendre pied dans la société après une nouvelle cure de désintoxication. Plusieurs essais ont été un échec. Ses parents, son amie, épuisés par leurs espoirs et leurs désillusions n'ont plus la force de l'aider. Cette fois encore, il finit par voler de l'argent pour acheter de l'héroïne et se piquer. Un cercle vicieux sans lueur à l'horizon. Son regard désespéré, insoutenable à la fin du film... Son fils aurait accepté des cigarettes de haschich, y aurait pris goût, aurait poussé l'expérience plus loin. Jusqu'à la dépendance. Au point de non-retour. Et

rien, ni l'amour des siens, ni la contrainte, ni les menaces, ni les cures ne l'auraient sauvé. Elle réprime un cri d'effroi. Lentement retrouve son souffle. Qu'a-t-elle à fabuler avec tant de noirceur? L'enfant est un solide quinquagénaire, qui a surmonté avec courage ses ennuis de santé. Elle aime également chacun de ses enfants. Mais celui-là, parce qu'il a subi bien des souffrances, est le plus cher à son cœur.

Elle ne comprendrait jamais cette folie. Son mari ne l'avait pas habituée à cela. Il était raisonnable, prudent, n'enfreignait que rarement la loi. Ils passaient des vacances en Bretagne. Des semaines inoubliables. Pour les campagnards qu'ils étaient, cette terre du bout du monde battue par les vents, le spectacle des marées, des tempêtes, des vagues s'écrasant sur les rochers était inouï. Ils en restaient sans voix. Un jour de crachin (il y en avait beaucoup), ils s'étaient longuement promenés en bord d'océan et avaient abouti sur une plage de sable; les vagues y roulaient avec violence. Plusieurs écriteaux interdisaient la baignade, avertissant que l'endroit était dangereux. De quoi donner des frissons d'angoisse. Malgré ses supplications, le père de famille, devant sa femme terrorisée, ses enfants et l'un de leurs cousins, était allé nager. Pas loin

et pas longtemps, elle l'admet. Elle sait aussi qu'il a toujours été excellent nageur. Mais... A nouveau en filigrane, un tracé de deuil. Une tragédie hypothétique. Elle s'arrête là, manquant de courage pour imaginer le pire.

Un son de flûte traversière jaillissant comme une eau pure de l'amoncellement brutal de la roche. Une fillette qui joue devant son père, attentif à la partition ouverte devant eux. Même en vacances, il faut s'exercer un peu. L'un des plus beaux moments de leur existence redonné sur l'écran. Les vacances, un village de Provence, leurs enfants à leur côté. Avignon et le théâtre pour le soir, les petits à demi endormis sur leurs genoux pendant le spectacle, la mer, la pinède, les cigales. La voix chantante d'un ami qui devient un acteur de Pagnol. L'anisette, les jeux de boules. Et les parents ressuscités, vigoureux et gais, longeant la plage d'un pas vif. Repoussées, les dernières années, la lassitude, la maladie, la tristesse affleurant sur les traits affaissés. Toute la famille certains étés, les oncles, les tantes, les cousins, les cousines attablés dans la salle à manger de l'hôtel modeste où ils ont leurs habitudes. Les plats de melon qui embaument, les andouillettes exécra- bles dont l'odeur nauséabonde les pour- suivra longtemps. Les rires, les plaisante-

ries. Son père, ses manches de chemise retroussées. La cigarette aux lèvres. Non, l'image qui surgit n'est pas de cette époque. Elle ne peut avoir été filmée. Mais, dans son imaginaire, elle est aussi fraîche que si elle faisait partie de ses plus chers souvenirs. Elle n'était pas née pourtant. Ses parents venaient de se connaître. La jeune et jolie institutrice attendait devant la maison de ses parents la moto de l'instituteur. Une Motosacoche que nous admirâmes, des décennies plus tard, au Musée des transports de Lucerne. En riant d'imaginer notre mère surélevée à l'arrière, son parapluie ouvert en cas de mauvais temps... Le serviable jeune homme avait proposé de l'emmener au passage. La pauvre avait dû marcher trois quarts d'heure avant d'arriver au collège du hameau voisin. Devinez la suite. Le bel instituteur tombe amoureux de sa collègue, ils se marient, ont trois enfants, dont une grande sœur qui ne vit que quelques semaines, puis elle, enfin sa cadette.

L'histoire familiale se poursuit sur l'écran. Par bonheur, elle n'est pas celle qui s'inscrit sournoisement dans sa tête. A nouveau le Festival d'Avignon. Sa fillette endormie sur ses genoux. La magie de la cour du Palais des papes. Le verbe jaillissant de la scène, si fascinant

que, subjuguée, elle desserre son étreinte. Imperceptiblement l'enfant glisse ; elle ne s'en aperçoit pas. La petite roule sur ses pieds. Sa mère a perdu toute autre notion que celle du dialogue éblouissant qui irradie de la scène. Le Soulier de satin, sublime dans la mise en scène d'Antoine Vitez. Un texte porté à son sommet par Didier Sandre et Ludmilla Mikaël. On n'a pas entendu l'enfant. Elle est tombée dans le vide sous les gradins avec un gémissement imperceptible. Mais le cri d'effroi que sa mère pousse, brusquement redressée, a terrifié la foule entassée sous les étoiles. Sur la scène, le couple miraculeux, pâle et effaré, se fige sous le feu des projecteurs, conscient qu'un drame infiniment plus terrible que celui de Claudel vient de se passer. Chacun s'affole autour d'elle, la retient, mais elle s'arrache aux étreintes, bondit dans les travées, essaie de se glisser sous les sièges. Sa fillette disloquée par la chute est étendue sans vie, quelque part là en dessous. Elle se précipite...

Calme-toi. Quels sont ces frissons d'horreur qui s'emparent de toi ? Quel est ce réseau de fils d'araignée qui tente de ligoter ta joie ? Le ciel s'assombriera un jour peut-être. Pour l'instant, il est clair. Les photos dessinent paisiblement ton existence et celle des tiens. « Ils vont tous

bien » ; tu ne murmures pas cela penché sur une tombe comme Mastroianni dans le film de Tornatore. Vous êtes en forme, ton mari et toi, capables encore de réunir vos enfants autour de vous et de les serrer dans vos bras. L'aile du malheur s'est approchée parfois, mais elle a bifurqué, épargnant votre famille. Remercions le Ciel. Il aurait suffi d'un rien souvent pour que tout bascule. Ce rien ne s'est pas produit. Chasse les pensées qui creusent, tels des campagnols voraces, des galeries souterraines sous l'étoffe de tes jours. Observe tes enfants grandir sur l'écran, devenir des adolescents, des adultes alors que vous, les parents, vieillissez lentement, film après film, vacances après vacances, sans vous en rendre compte vraiment. Mais aujourd'hui, l'évidence est sous vos yeux. Votre existence est derrière vous. Vous vous regardez, un peu émus, un rien amusés. Vous avez fait de votre mieux.

Claudine Houriet, mai 2012.



Biographie

Claudine Houriet vit et travaille à Tramelan. Après des études à l'École normale de Delémont et à l'École d'Art de la Chaux-de-Fonds, elle se consacre pendant quelques années à l'enseignement. L'écriture et la peinture l'accompagnent depuis toujours. L'écrivain, fasciné par l'aspect inéluctable de l'existence, tente d'approcher la complexité de l'être, d'en saisir le désarroi et la fragilité. Le peintre privilégie la technique de la gouache, échappant peu à peu à des structures d'abord géométriques pour tendre vers une dynamique assouplie, alliant rigueur des formes et frémissement de la couleur, oscillant entre véhémence et sérénité, révolte et plénitude. Les deux démarches artistiques se rejoignent pour refléter la beauté du monde et ses contradictions profondes.

Publications

Ressacs (roman, 1988), éditions de la Prévôté (Moutier).
Saisons premières (roman, 1989), Editions Luce Wilquin, Lausanne.
Le Rire des Parques (nouvelles, 1991), Editions Luce Wilquin.
L'invitation de l'ange (nouvelles, 1995), Editions Luce Wilquin.

Le Ravaudage de l'âme (roman, 1998, Prix de Littérature française du canton de Berne 1999), éditions Luce Wilquin, Avin (Belgique).

L'Etoffe des songes (roman, 2003), éditions Luce Wilquin.

Syllabes de verdure (nouvelles, avec photos de Xavier Voirol, 2005), éditions Société jurassienne d'Emulation).

Le Temps où nous aimions (nouvelles, 2008), éditions Luce Wilquin.

Une aïeule libertine (roman, 2011), éditions Luce Wilquin.

Quelques expositions personnelles

Galerie du Soleil, Saignelégier, 1995.
Relais de l'Erguël, Saint-Imier, 1998.
Galerie du Passage, Moutier, 2000.
Le Royal, Tavannes, 2003.
Galerie Art-Etage, Bienne, 2009.
Rétrospective FARB Delémont 2011.
Galerie Artesol Soleure (en préparation) 2013.

Claudine Houriet est membre de VISARTE-JURA Elle participe à de nombreuses expositions collectives.